

A PROPOS DE LA COUVERTURE ARBORÉE :

Note sur la relation entre langue, culture et société

André JACQUOT
Linguiste O.R.S.T.O.M.

RÉSUMÉ

Expression et partie intégrante d'une culture, la langue donne accès à la vision du monde de la communauté qu'elle caractérise, par sa valeur patrimoniale et sa valeur actuelle. La signification et les fonctions de la couverture arborée peuvent être étudiées à travers la langue. Une approche théorique peut être ainsi conçue : vocabulaire (inventaire des termes propres à ce centre d'intérêt et structuration), textes spontanés (communication) et traditionnels (conservation, enseignement de l'expérience), anthroponymes (intégration de l'Homme au milieu), toponymes (repérage). Ce qui est valable pour la couverture arborée l'est pour tout élément de la culture : l'étude de l'Homme dans sa complexité doit être interdisciplinaire, ce qui implique la linguistique.

ABSTRACT

ABOUT THE TREE COVER: NOTE ABOUT THE RELATIONSHIP BETWEEN LANGUAGE, CULTURE AND SOCIETY

The language is both the expression and the part and parcel of the culture of the community that it characterizes through its past and present values. The meaning and the functions of the tree cover can be studied through the language. A theoretical approach can be conceived as follows : vocabulary (review of the terms typical of this field of interest and structuration), spontaneous texts (communication) and traditional texts (preservation and imparting of experience), anthroponyms (man's integration into the environment), toponyms (positioning). What is valid for the tree cover is valid for any cultural factor : the study of man in its complexity must be interdisciplinary, which supposes the recourse to linguistics.

Si avec MARTINET on considère qu'« une langue est un instrument de communication selon lequel l'expérience humaine s'analyse, différemment dans chaque communauté, en unités douées d'un contenu sémantique et d'une expression phonique (...) » (1967), on est amené à voir dans la langue l'expression d'une culture dont elle est partie intégrante. Cela ne signifie pas, évidemment, qu'il y a correspondance rigoureuse entre langue et culture et que l'analyse d'une langue, réduite à ses éléments significatifs, produit du même coup un tableau exact et détaillé de la culture de la communauté : comme l'écrit MOUNIN (1975), « beaucoup de concepts, c'est-à-dire de contenus sémantiques, sont uniquement manifestés par le moyen de relations entre les mots », et en réalité, la langue exprime donc la culture tout à la fois par ses éléments significatifs (inventaire des monèmes et

des mots), par leurs relations dans les énoncés (syntaxe), par son usage quotidien d'une infinie variété (communication).

Dotée d'une double valeur patrimoniale et actuelle (HOUIS 1971), elle a un rôle de conservation, d'expression, d'enseignement de la communauté qui vit par elle, et un rôle d'instrument de communication en fonction des besoins présents. C'est à travers cette double valeur de la langue que tout aspect de la vision du monde propre à une communauté pourra être saisi et apprécié quant à son impact sur la société.

Envisagé sous l'angle de la langue, le thème proposé conduit donc à la question : que dit l'Homme de la couverture arborée caractéristique de son milieu, et quand, comment, pourquoi, avec qui le dit-il ? Cet exposé se propose de présenter les grandes

lignes d'un champ d'études encore peu exploité en Afrique tropicale.

Au plan théorique, l'étude de la signification et des fonctions de la couverture arborée des paysages humanisés d'Afrique tropicale à travers la langue des communautés autochtones peut être envisagée de la manière suivante : l'Homme désigne ce qu'il connaît, et le lexique fournit le vocabulaire servant à délimiter cette connaissance du centre d'intérêt considéré ; vivant dans et de son milieu, l'Homme en parle de deux façons : (a) dans ses conversations quotidiennes, (b) dans les manifestations de la tradition orale ; d'autre part, il s'y intègre par son nom personnel, par le nom qu'il donne à son habitat : dans l'un et l'autre cas, l'importance attribuée à la couverture arborée apparaîtra par l'étude d'un corpus de textes spontanés et traditionnels, d'anthroponymes et de toponymes.

Vocabulaire

Le domaine du vocabulaire est très étendu puisqu'il comporte l'inventaire des termes désignant les espèces végétales reconnues, les parties des diverses plantes distinguées, les paysages naturels ou artificiels correspondant à divers types de végétation, ou qui concernent l'exploitation directe (plantation, entretien, abattage, récolte, etc.) ou indirecte (par exemple, cas des chenilles comestibles qui en laadi (Congo) peuvent être désignées par le nom de la plante-hôte (cf. JACQUOT, 1978).

Un exemple particulièrement probant des enseignements à tirer du vocabulaire relatif à un centre d'intérêt défini est offert par celui des langues Koongo concernant l'*Elaeis guineensis* : des termes particuliers permettent de distinguer le palmier *Elaeis* des autres espèces, le palmier entretenu du palmier à l'abandon, celui qui a atteint sa maturité de celui qui n'est pas encore productif, les parties de l'arbre, la fleur mâle de la fleur femelle, diverses formes de noix de palme, divers types de peuplement (palmeraie active, abandonnée, sauvage), et décrivent les techniques d'exploitation, où la collecte du vin de palme tient une place importante (désignation de l'acteur, des actions, de l'outillage, des produits obtenus, du lieu de traitement et d'entrepôt...) qui laisse présager du rôle social de ce produit, ou bien désignent simplement des produits associés naturellement au palmier, telle que, par exemple, la larve comestible du charançon de l'*Elaeis*.

Les termes ainsi rassemblés peuvent être simples, dérivés, composés ou périphrastiques quant à leur structure, directs ou métaphoriques quant à leur sens (tabous linguistiques éventuels). Ils forment un ensemble qui présente une ou plusieurs structurations qu'il convient de découvrir : structuration

linguistique (par exemple : composition, dérivation, marques de genres grammaticaux. Cf. des langues bantoues, telles que langues koongo, myène, où pour certains arbres, les noms de la plante et du fruit comprennent le même lexème mais sont différenciés par le genre, ex. **nsáfù** « *Dacryodes edulis* (Burséracée) », **lúsáfù** « fruit de *Dacryodes edulis* » en laadi), structuration non-linguistique (structuration conceptuelle, par exemple logique ou hiérarchique). Une mention particulière doit être faite ici des recherches de J. M. C. THOMAS sur la structure du vocabulaire botanique chez les Ngbaka (1977).

L'étude comparative portant sur les vocabulaires de diverses langues peut fournir d'intéressantes conclusions historiques sur l'origine de la connaissance de certaines plantes (cf. LETOUZEY et ses travaux sur la terminologie botanique chez les Pygmées du Cameroun).

Textes

Le vocabulaire spécialisé est naturellement employé dans des énoncés qui répondent aux deux valeurs de la langue et dont la collecte doit permettre de constituer un corpus de textes illustrant le thème.

A condition de vivre au sein de la communauté étudiée et d'en partager le rythme de vie quotidien pendant une période prolongée, il est possible de procéder à des enregistrements sonores (qui doivent être dépouillés immédiatement sous peine de finir en archives sonores inutilisables) de conversations, veillées, palabres, rencontres de divers groupes sociaux, cérémonies rituelles. Ainsi apparaissent des thèmes de communication, des situations concernant le centre d'intérêt dans les préoccupations journalières.

Pareille méthode apporte une documentation très vivante et fait apparaître des images, expressions stéréotypées, usages particuliers de termes, qui se révèlent culturellement importants, témoin l'expression « cueillir les feuilles de ngebè », déclaration d'intention sans équivoque d'un garçon à une fille chez les Ngbaka et qui concerne un arbre (*Drypetes sp.*) que la fine analyse de BOUQUIAUX (1977) désigne comme un « instrument des rituels de capture ».

La tradition orale offre un champ à la fois vaste et significatif. HOUIS a récemment présenté un essai de classification des divers genres de l'oralité (1978), genres dont l'étude a été à peine abordée quant au thème de la couverture arborée. Les publications consacrées au « thème de l'arbre dans les contes africains », à l'initiative de G. CALAME-GRIAULE (cf. *Bibliothèque de la SELAF*, vol. 16, 20, 42-43) sont une importante contribution au sujet, mais ce n'est là qu'un aspect du problème : une étude approfondie devra porter sur tous les genres et sur la place qu'y

occupent les références à la couverture arborée (noms d'espèces, rôle attribué, thème développé, implications cosmogoniques, etc.), ainsi que les situations de profération.

De l'analyse des textes, spontanés et traditionnels, se dégagent des orientations de recherches qui fournissent autant de fils de la trame des relations entre l'Homme et son milieu.

Anthroponymie

Dans les ethnies où le nom personnel est une utilisation particulière d'un élément — mot ou énoncé — de la langue et non un terme spécialisé sans signifié actuel, un inventaire onomastique fait apparaître des items référant à des végétaux, fruits, produits végétaux, sites arborés, et ce en quantité variable (en laadi, 2 noms personnels seulement dans un inventaire de 309 termes. Cf. JACQUOT 1974) : les conditions d'attribution du nom dans la communauté définissent le sens à donner au choix de ces termes (cf. BONVINI 1975).

Toponymie

Elle participe à l'intégration de l'Homme à son milieu arboré : villages, lieux-dits, cours d'eau, éléments du relief peuvent être désignés par un terme référant à une particularité végétale, comme le montre WALKER (1963) pour la région de l'Estuaire du Gabon, avec par exemple (transcription et traduction conformes à l'original), **Alos** « le citronnier » (village), **Dikubukwè** « Rivière aux pandanus », **Ihèngé** « le parasolier » (pointe de terre), **Nomb'**

ikumé « colline des okoumés » (île Koniquet). Outre leur valeur dénominative (repérage toponymique de l'habitat), ces noms peuvent fournir des indications sur l'évolution du milieu, comme vestige d'un ancien paysage (végétation disparue), sur les mouvements de populations (langue d'origine du toponyme), sur la fonction du site (par ex., baobab-cimetière à griots. Cf. MAUNY 1955).

Conclusion

S'il n'y a pas de langue sans société, il n'y a pas non plus de société sans langue : ces deux caractéristiques de l'Homme sont inséparables et il est devenu évident pour certains chercheurs — principalement linguistes — que la signification et les fonctions d'un élément quelconque de son milieu ne peuvent être étudiées complètement sans tenir compte de la place et de l'expression de cet élément dans la langue de la communauté. La naissance et le développement de l'ethnolinguistique répondent à cette constatation (cf. CALAME-GRIAULE 1977), cette nouvelle discipline suscitant d'ailleurs des réticences de la part de certains, généralement peu au fait des choses du langage. Un fait est cependant certain : les sciences humaines évoluent actuellement dans le sens d'une appréhension et d'une compréhension de l'Homme dans sa complexité, et cela ne peut déboucher que sur une interdisciplinarité qui implique nécessairement la linguistique en tant que science générale du langage.

Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'O.R.S.T.O.M. le 24 mars 1980.

BIBLIOGRAPHIE

- BONVINI (E.), 1975. — Les noms personnels en Afrique Noire. *Afrique et langage*, 1^{er} semestre : 5-39.
- BOUQUIAUX (L.), 1977. — L'arbre ngbè et les relations amoureuses chez les Nbgaka. In : *Langage et cultures africaines* : 103-114.
- CALAME-GRIAULE (G.), (éditeur), 1977. — *Langage et cultures africaines. Essais d'ethnolinguistique*. Paris, Maspero, 364 p.
- HOUIS (M.), 1971. — *Anthropologie linguistique de l'Afrique Noire*. Collection Sup., P.U.F., 232 p.
- HOUIS, 1978. — Pour une taxinomie des textes en oralité. *Afrique et langage*, 5/1 : 5-28.
- JACQUOT (A.), 1974. — *Le nom personnel chez les Laadi (Koongo)*. Bibliothèque de la S.E.L.A.F., 41.
- JACQUOT (A.), 1978. — *Textes laadi (Koongo)*. Travaux et documents de l'O.R.S.T.O.M., 97, 520 p.
- LETOUZEY (R.), 1976. — *Contribution de la botanique au problème d'une éventuelle langue des Pygmées*. Bibliothèque de la S.E.L.A.F., 57-58, 145 p.
- MARTINET (A.), 1967. — *Éléments de linguistique générale*. Collect. U2, Paris, Armand Colin, 217 p.
- MAUNY (R.), 1955. — Baobabs-cimetière à griots. *Notes africaines*, 67, 72-76.
- MOUNIN (G.), 1975. — *Clefs pour la sémantique*. Seghers, 268 p.
- THOMAS (J. M. C.), 1977. — A propos de la structure du vocabulaire botanique en ngbaka-ma'bo. In : *Langage et cultures africaines* : 37-51.
- WALKER (A. Raponda), 1963. — Toponymie de l'estuaire du Gabon et de ses environs. *Bull. IRSC, Brazzaville*, 2 : 87-122.